

Le corps, le sexe et le Maroc

A l'occasion de ce spécial mode, L'Express diX se veut également le lieu d'une réflexion sur le corps féminin. Avec notre invitée, Leïla Slimani, qui publie un ouvrage sur la place des femmes dans le monde arabo-musulman.

PROPOS RECUEILLIS PAR REBECCA BENHAMOU



En cette rentrée littéraire, l'écrivaine franco-marocaine sort un nouveau roman ainsi qu'une BD.

Parce que la mode est une sorte de chambre d'écho de la condition féminine à travers les siècles, parce qu'elle a autant enfermé et corseté les corps qu'elle les a dénudés et libérés, il est important de mettre en lumière le nouveau livre de la romancière franco-marocaine Leïla Slimani dans ce numéro. L'idée de cet ouvrage a germé après la parution de son premier roman, *Dans le jardin de l'ogre*, en 2014. Au gré des rencontres et des séances de dédicaces au Maroc, les femmes se sont confiées à elle. Après avoir obtenu le prix Goncourt pour *Chanson douce* (Gallimard) l'an dernier, Leïla Slimani a trempé sa plume dans l'encrier de leurs plaintes et de leurs envies d'émancipation. Sans véhiculer de clichés ni tomber dans le pathos, *Sexe et Mensonges. La vie sexuelle au Maroc (Les Arènes)* – dont l'adaptation en bande-dessinée sort simultanément – fustige cette société qui se gargarise de l'obsession de la pudeur et des bonnes mœurs, qui érige la virginité des femmes en totem et considère le féminisme comme le cheval de Troie de l'Occident. Une réflexion nuancée et pragmatique sur la place des femmes au Maroc et dans le monde arabo-musulman.

Ce numéro est consacré à la mode. En tant qu'écrivaine, êtes-vous sensible à ce sujet?

Disons que mon rapport à la mode est assez hédoniste. Pour moi, c'est un instrument de plaisir, de jeu. J'aime le fait de pouvoir me réinventer à travers les vêtements, de pouvoir jouer différents personnages.

Quel est le projet de Sexe et mensonges?

Il s'est fait de façon progressive, car la question de la sexualité dans le monde arabo-musulman me taraude depuis longtemps. Après les révolutions arabes, la réflexion a vraiment mûri dans mon esprit. On parlait de la misère sexuelle des jeunes, du harcèlement, des viols... J'ai beaucoup travaillé et lu sur le sujet. Mon but n'était pas d'écrire une étude sociologique, ni de rédiger un essai. Je voulais qu'il s'agisse d'un récit incarné et sensible.

Quel est votre rôle en tant qu'auteure?

Malgré moi, et de par ma position d'écrivaine, je suis devenue une espèce de confidente. Mes lecteurs



se confient à moi sans ambages. Leur parole est pure, brute et authentique. Leurs confessions se sont faites de manière très spontanée. Mon but était donc de mettre leurs mots en valeur et d'assumer mon rôle.

Que dénoncez-vous dans ce livre?

Je voulais montrer du doigt les travers d'une société hypocrite qui repose sur la notion d'honneur et de *h'chouma*, la honte. Dénoncer un monde bâti sur l'injonction au silence, où le mensonge est une culture institutionnalisée, où les libéraux comme les conservateurs prônent le statu quo. Pour résumer, comme l'écrivait le romancier turc Zülfü Livaneli dans son roman *Délivrance* (Gallimard) : « Dans toute la Méditerranée, la notion d'honneur se situe entre les jambes des femmes. » Résultat : on se retrouve face à une société à la fois très prude et obsédée par le sexe.

Pensez-vous que l'on puisse se libérer totalement de cette emprise?

On peut s'en affranchir, mais le prix à payer est très lourd : il faut être prêt à supporter un certain isolement, des conflits avec sa famille et son entourage. Mais aussi à assumer les critiques et le rejet. Bien sûr, c'est plus facile lorsqu'on vient d'un milieu aisé et que l'on a les moyens de voyager. D'une certaine façon, je me sens obligée envers ces femmes. Si moi, qui viens d'un milieu privilégié, je me montre pessimiste, ce serait une forme de condescendance. Je ne me le permettrai jamais.

Quel est le fil rouge de ces témoignages?

Le tiraillement entre l'envie d'émancipation et celle de conserver un terreau de tradition. C'est d'ailleurs dans la résolution de ce tiraillement que se joue l'avenir des sociétés arabo-musulmanes, tout en laissant émerger des droits universels. Il est aussi important de faire comprendre aux gens que les sociétés maghrébines n'ont rien d'homogène, et qu'elles sont toutes traversées par ces schismes. Ces tensions sont le fruit d'un combat intérieur très dur, ponctué de luttes, de contradictions, de sacrifices et d'ambiguïtés.

Paradoxalement, ces questionnements n'ont-ils pas fait émerger une nouvelle génération d'artistes?

En effet, les jeunes font preuve d'une immense inventivité pour créer des espaces amoureux au quotidien. Ils ont une capacité d'adaptation incroyable car ils vivent sur plusieurs tableaux. C'est une espèce de

danse, entre le conservatisme et le monde occidental, qui nourrit beaucoup la scène artistique. Les Marocains savent rire de l'intégrisme, mais aussi des « grandes bourgeoises occidentalisées » et de cette schizophrénie sociale. Les révolutions arabes, l'émergence des classes moyennes et l'arrivée des réseaux sociaux ont permis de desserrer l'étau du silence. Indéniablement, depuis l'accession au trône du roi Mohammed VI, la parole s'est sensiblement libérée.

Que répondez-vous à ceux qui considèrent la défense des droits sexuels comme le fruit d'une morale occidentale ou bourgeoise?

Je leur dis qu'il faut revenir à l'universel, aux Lumières. C'est à l'Etat de garantir ces droits, ainsi qu'une certaine sécurité dans l'exercice de ces droits. Or, aujourd'hui, dans la société marocaine, les hommes comme les femmes ne sont pas en sécurité. Ils sont placés sous le joug de l'arbitraire et de la corruption d'un Etat incapable d'assurer leur sécurité. La prochaine étape est donc une réflexion purement légaliste et juridique. Il n'y a rien de culturel dans ce débat. Il faut des lois, un point c'est tout.

Vous habitez en France depuis une quinzaine d'années. Comment avez-vous vécu le passage d'une société à une autre?

Avec le recul, j'ai sans doute oublié à quel point il était difficile de vivre sans ces libertés, qui me sont devenues si naturelles. J'ai mis du temps à me défaire de cet esprit double, d'avoir l'habitude de vivre de manière un peu hypocrite, de faire certaines choses sans les dire, d'en cacher d'autres, d'évoluer dans un monde très fermé, où l'on s'autorise des comportements à huis clos, mais surtout pas en public. Sans le formuler, j'ai compris que j'avais vécu dans une très grande angoisse. Ce dédoublement crée des distorsions chez les gens. Je le supportais avant, ce n'est plus le cas aujourd'hui.

Pouvez-vous nous donner un exemple?

J'ai beaucoup de mal quand des gens de mon entourage lisent ce que j'écris, qu'il s'agisse de mes livres ou des chroniques, et me disent : « Tu as raison, mais ce n'est pas bien de le dire. » Ça me blesse. Je suis dégoûtée de voir à quel point les gens qui ont les mêmes valeurs que moi, qui ont de l'éducation, n'assument pas ce qu'ils pensent et ce qu'ils font. Ce contrat du « faites ce que vous voulez mais n'en parlez pas », je ne le supporte plus. Il n'est ni juste, ni de bonne foi. C'est cette hypocrisie qui nous a menés à la situation actuelle.

